

gal est un premier amour véritable, il a aussi en lui quelque chose d'occulte, il n'aime pas à s'exhiber, ni à prendre sa faction dans les familles, il ne se nourrit pas de félicitations ou de compliments, ni d'un culte qu'il se fait rendre dans la famille. Cela, tu le sais très bien, — que ton esprit se donne libre cours au sujet de tout cela. De bien des façons je peux être d'accord avec toi, et je crois qu'il ne nuirait, ni à toi, ni à la bonne cause, que parfois tu permettes au forestier expert et délicat d'indiquer les arbres pourris mûrs pour la coupe, et de faire aussi une croix en d'autres endroits.

A présent je n'hésite pas à qualifier la discrétion de condition absolue pour la conservation de l'esthétique dans le mariage; non qu'il faille y viser, courir après elle, y penser frivolément, et ne chercher la jouissance essentielle qu'en celle de la discrétion. L'une des idées favorites du premier amour consiste à vouloir s'enfuir vers une île inhabitée. On l'a déjà assez ridiculisée, et je ne prendrai pas part au sauvage iconoclasme de notre époque. Elle vient de ce que le premier amour pense qu'il ne peut se réaliser que dans la fuite. Il s'agit là d'une méprise due à son caractère non historique. L'art consiste à rester dans la multiplicité, tout en conservant la discrétion. Ici à nouveau, je pourrais insister sur ce principe de sagesse: ce n'est qu'en restant parmi les gens que la discrétion obtient son énergie réelle, ce n'est que grâce à cette résistance que sa pointe s'enfonce de plus en plus profondément. Je ne le ferai pas pour la raison que j'ai déjà indiquée et aussi parce que je reconnais toujours que les rapports sociaux sont des réalités. Aussi y faut-il une certaine adresse, et l'amour conjugal ne fuit pas ces difficultés, mais les conserve et s'acquiert en elles. La vie conjugale, d'ailleurs, doit penser à tant d'autres choses que le temps lui manque pour s'échouer dans la polémique contre le particulier.

A l'intérieur cette condition principale comporte la franchise, la sincérité, le grand jour au sens le plus large qu'on puisse imaginer; c'est là le principe vital de l'amour et, ici, la discrétion signifierait sa mort. Mais c'est plus facile à dire qu'à faire, et il faut vraiment beaucoup de courage pour remplir cette condition; car tu comprends, je suppose, qu'en parlant ainsi j'ai en vue quelque chose de plus que le puéril bavardage qui sévit dans les mariages familiaux et compliqués. Naturellement on ne peut parler de grand jour qu'à condition qu'il y ait discrétion; mais plus on peut parler de celle-ci, plus celui-là devient difficile. Il faut avoir du courage pour s'abstenir de se libérer d'une petite humiliation lorsqu'on peut le faire à l'aide d'une certaine discrétion; et pour s'abstenir d'ajouter un petit appoint à son importance, lorsqu'on peut le faire en restant replié sur soi-même. Il faut du courage pour avoir la volonté de rester sain, pour vouloir le vrai, en toute honnêteté et sincérité.

Toutefois, commençons par le moins important. C'était parce qu'un couple de jeunes mariés se voyait forcé de « restreindre son amour dans les limites étroites de trois pièces », que tu faisais dans le royaume de la fantaisie une petite excursion. Mais, est-ce vraiment une excursion? Ce royaume est si proche

de ta résidence habituelle! Tu t'occupais à orner d'une manière très scrupuleuse et pleine de goût un avenir tel que tu puisses le désirer. Tu sais que je ne m'oppose pas à m'associer à cette petite expérience et, Dieu merci, lorsqu'une voiture princière attelée de quatre chevaux frémissants me dépasse en coup de vent, je suis encore assez enfant pour être à même de m'imaginer que je suis assis dedans; assez innocent, lorsque je me convaincs de la futilité de mon imagination, pour me réjouir de penser qu'un autre s'y trouve; assez simple pour me fixer comme maximum la possession d'un seul cheval, qui puisse servir aussi bien de cheval d'attelage que de cheval de selle, si c'est tout ce que ma situation me permet. A ce moment-là, tu étais marié en imagination, tu avais fait un bon mariage, tu avais gardé ton amour intact de toutes les misères et tu méditais sur la façon de tout arranger chez toi, afin que ton amour puisse conserver son parfum aussi longtemps que possible. Pour cela tu avais besoin de plus de trois pièces. Je te donnais raison parce que, comme célibataire, tu en avais cinq. Tu trouvais désagréable d'être obligé de céder une de tes pièces à ta femme; tu préférerais lui céder quatre pièces et occuper toi-même la cinquième, plutôt que d'avoir une pièce en commun. Ayant réfléchi à ces difficultés, tu continuais: je prends donc pour point de départ les dites trois pièces, non dans un sens philosophique, car je n'ai pas l'intention d'y revenir, mais, tout au contraire, de m'en éloigner autant que possible. Oui, tu avais une telle horreur des trois petites pièces que, si tu ne pouvais pas en augmenter le nombre, tu préférerais vivre comme un chemineau en plein air, ce qui en définitive était tellement poétique que seule une enfilade assez grande de pièces pouvait le compenser. J'essayais de te rappeler à l'ordre en faisant valoir que c'était une des hérésies habituelles du premier amour non historique, et j'étais assez content en parcourant avec toi les multiples salons de ton château en Espagne, grands et frais, hauts de plafond, les boudoirs secrets et à demi obscurs, les salles à manger éclairées par une profusion de lumières, de lustres et de miroirs jusque dans les coins les plus éloignés, le petit salon avec les portes à deux battants ouvrant sur le balcon, par lequel pénétraient les rayons du soleil levant et où l'air nous arrivait, chargé de parfums de fleurs ne s'exhalant que pour toi et pour ton amour. Je ne suivrai pas plus loin tes pas hasardeux lorsque, comme un chasseur de chamois, tu sautes d'un pic à un autre. Je ne discuterai d'un peu plus près que le principe qui était à la base de tes arrangements. Ton principe était évidemment la discrétion, la mystification, la coquetterie raffinée — non seulement les murs de tes salons devaient être recouverts de glaces, mais le monde même de ta conscience devait être multiplié par des réfractions intellectuelles semblables, — elle et toi, toi et elle, seraient rencontrés par toi, non seulement partout dans la pièce, mais également partout dans ta conscience. « Mais toutes les richesses du monde ne suffisent pas pour y réussir, cela demande de l'esprit, un sage esprit de mesure avec lequel on peut disposer des forces de l'esprit. Il faut, par conséquent, qu'on soit tellement étranger l'un à l'autre que